

Un poète cosmopolite : la Méditerranée

Les poètes de la Méditerranée. Anthologie. Édition préparée par Eglal Errera. Édition en français et dans toutes les langues originales. Préface d'Yves Bonnefoy, Gallimard/Culturesfrance, « Nrf/Poésie », 958 p.

Pierre Popovic

Numéro 237, été 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64093ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Popovic, P. (2011). Compte rendu de [Un poète cosmopolite : la Méditerranée / *Les poètes de la Méditerranée. Anthologie.* Édition préparée par Eglal Errera. Édition en français et dans toutes les langues originales. Préface d'Yves Bonnefoy, Gallimard/Culturesfrance, « Nrf/Poésie », 958 p.] *Spirale*, (237), 55–56.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Un poète cosmopolite : la Méditerranée

PAR PIERRE POPOVIC

LES POÈTES DE LA MÉDITERRANÉE. ANTHOLOGIE.

Édition préparée par Eglal Errera

Édition en français et dans toutes les langues originales.

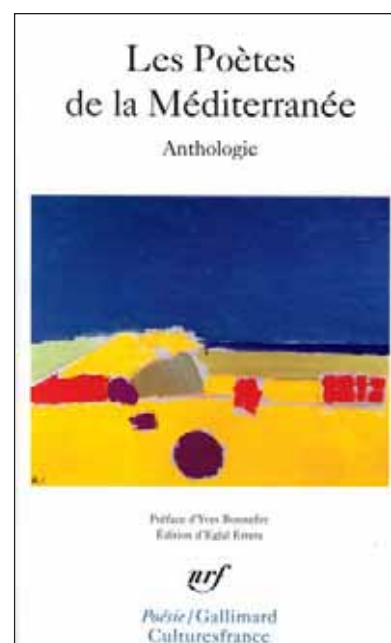
Préface d'Yves Bonnefoy, Gallimard/Culturesfrance, « Nrf/Poésie », 958 p.

Parce que les anthologies les plus belles sont les plus incertaines et les plus inespérées, *Les poètes de la Méditerranée* est une merveille. L'Anthologie proposée par Eglal Errera puise son bien dans vingt-quatre pays riverains de « *la mer qui est au milieu des terres* » ainsi que la désigne son étymologie, elle aligne dix-sept langues, cinq alphabets. Les poèmes sont donnés dans leur langue et leur écriture originales sur la page de gauche, en traduction française sur la page de droite. En conséquence, au premier feuillettement, se laisser aller au ravissement grave créé par les signes graphiques et l'œil des pages, qui rappelle le lent arrachement au néant gagné de haute lutte par l'écriture. Flâner ensuite d'île en île au bonheur des vers et des proses. Puis se souvenir que toute poésie, serait-elle des plus mallarméennes, est faite non pour être dite mais pour être parlée, comme une langue au milieu des langues, et dès lors, sans connaître un mot de turc ou de portugais, essayer de lire Küçük Iskender ou Gastao Cruz dans l'original juste pour entendre leur musique étrange ou familière : « *killi bir orospunun agdasini seker sanan / sirret bir asirettir imge* » (« *l'image est une tribu, une virago / qui croit que l'épilateur d'une putain poilue est charmant* »), « *Podias colocar a dor imensa / dos dedos no meu crânio / pôr-me o sopro das noites / sobre a cara* » (« *Tu aurais pu déposer l'immense douleur / des doigts sur mon crâne / souffler l'haleine des nuits / sur mon visage* »).

INESPÉRÉE, INCERTAINE

Inespérée, cette anthologie l'est grâce à l'audace et la logique de ses choix. Le seul critère de sélection en est la qualité des

textes, la « *hauteur de l'écriture* » selon les mots d'Errera. L'expression semble abstraite, elle désigne pourtant une sensation nette connue de tout lecteur de poésie, qui la recherche comme une drogue, et qui n'est rien de moins qu'un sentiment d'évidence. La poésie est cela même, un rythme et une image captés en langue immédiatement partagés par le lecteur. Comme dans cette strophe d'Abdulah Sidran : « *les yeux du fou s'emplissent à minuit d'une lumière terrible, / un froid atroce règne dans ceux de l'aveugle; dans les nôtres, ordinaires, / se reflète et se décompose l'image commune du monde : / clair de lune, aboiements, peur, lassitude des sens, / bois sec et musique qui le fend...* » ou dans ce vers d'Abdelmonem Ramadan : « *Ne mets pas la nuit dans ta poche* ». De tels rapprochements du réel se rencontrent à toutes les pages ou presque. Cette concrétude exacte des poèmes est la seule qualité recherchée sans égard pour les préférences politiques ou religieuses en sorte que c'est de la façon la plus libre que le musulman côtoie le chrétien, et le poète palestinien, le poète israélien. Honte soit à qui jetterait sur cette cohabitation libre les clichés du « *dialogue des cultures* » et de « *l'ouverture à l'autre* », brevets de vertu autocollante aujourd'hui glissés dans le kit du plus parfait petit communicateur ordinaire assigné à l'exaltation de « *nos valeurs* ». La Méditerranée ignore le nous monophonique, elle n'a pas d'unité idéologique, elle ne pratique pas la monoculture et ne répond d'aucun récit historique consensuel. Le florilège assemblé par Errera le montre : seule la fonde la droiture du combat avec le langage que la poésie requiert. C'est elle qui peut donner au cosmopolitisme heureux² de ce projet antho-



logique le sens d'un pluralisme fort, base possible d'une culture interméditerranéenne dont malheureusement rien n'annonce l'avènement prochain (et surtout pas « L'Union pour la Méditerranée » de Chose).

Incertaine, cette anthologie l'est car, même sur le radar des imaginaires, la Méditerranée *ne va plus de soi* comme pouvait encore le penser et le rêver Paul Valéry en son *Cimetière marin*. « *Midi le juste* » sonne désormais à quatorze heures et si le soleil à son plus haut « *compose [encore] de feux / La mer, la mer toujours recommencée* », bien mal avisé serait celui qui verrait en ce recommencement l'aube lisible d'une nouvelle grande espérance. L'aube d'Issa Makhoulouf n'a rien de l'« *Aube* » illuminée de Rimbaud, qu'elle démarque pourtant, et n'a pas de réponse aux questions qui lui sont posées : « *Est-il une sagesse dans les armes ? Dans l'or de l'épée, dans l'explosion de l'atome ? // Parle, aube... Que s'est-il passé ? Tu me regardes et ne dis rien.* » La « *Mer accueillante* » de

Dara Sekulic est une tourmente que chacun emporte avec soi comme une promesse de noyade. Et cette mer n'ignore rien de la voix, dont nous portons tous le deuil, d'Andrée Chédid : « *Et je parle de la Mer rapace qui reprend / Les coquillages aux grèves / Les vagues aux enfants // Mer sans visage/aux cent visages de noyés / Qu'elle enroule d'algues / rend glauques et glissants / Comme les bêtes marines* ».

ENTRÉ LA VAGUE ET L'ÉCUME

Si la conception du livre et l'éventail des thèmes et des formes présentés excluent une lecture de type monographique, il est loisible à chacun de se laisser porter par les pages et de revenir du voyage avec une impression d'ensemble. *Les poètes de la Méditerranée* disent à mon sens que, s'il existe telle chose que la Méditerranée, cette chose alors est une déchirure à la fois vieille de plusieurs millénaires et effroyablement contemporaine. Les textes travaillent cette large entaille et dans l'espace qu'ouvre celle-ci, les uns pour la creuser les autres pour l'aviver, d'autres encore, beaucoup plus rares, pour dégager l'espoir d'un autre corps, annulent le divorce entre le passé et le présent, à l'instar de Moncef Louhaïbi et de sa poupée brisée : « *Prends-la / Elle sent le camphre et le girofle / Rends-lui / Ses bras, ses jambes / Et rectifie sa charpente disloquée / Alors, peut-être les temps anciens / Se redressent* ».

Sur une lèvre de la plaie, le déploiement des signes qui prouvent que les rivages de l'« Akdeniz » (la mer blanche, selon son nom turc) gardent une aura. Là se dépen-sent les grands intertextes et les mythes. Passent Œdipe, Shéhérazade, Antigone, Hélène et Pâris, et bien des histoires des dieux et des héros de jadis. « *Et pense après des années / que par ta vie un jour Ulysse est passé* », écrit Yorgos Markopoulos. Pour Valerio Magrelli, le sens des poèmes est comme un « *bourdonnement de particules en attente [...] à l'intérieur du cheval de Troie* ». Des bribes de la Bible et du Coran sont mobilisés ici et là, le Christ, quelquefois vu comme un enfant innocent à jamais du supplice même qu'il va subir, se profile sur le fond des muscles des nuages.

Sur l'autre, la désolation portée au cœur de cet intertexte nombreux, la marque réité-rée de sa dévitalisation. À la voix solennelle

d'Ismaïl Kadaré : « *Ce n'est plus dans la vieille chanson mais dans la réalité / Que le vent s'est levé [...] Nous foulons le sable qui efface / Nos traces / Avec sa fière souveraineté de sable / Mais c'est aussi sa souveraine fierté / Que nous foulons aux pieds / Quand nous revenons sur nos pas* » font écho l'angoisse d'Abdulah Sidran : « *Ma mémoire est ma récompense et mon châtement* » et le conte noir d'Issa Makhlouf : « *Quelqu'un, dans l'ombre, nous tue et nous mange* ».

S'il en est ainsi, si l'aura du legs est un souvenir noirci, c'est que le creux de la déchirure est si profond que toute l'hommerie et la folie du monde y sont jetées. Fantômes et vivants reproches spectraux que les projets esquissés jadis, liés aux recherches de la beauté parfaite, à l'idée de démocratie, à la vision du monothéisme, à la fécondation de la manière de vivre par la façon de danser. Il faut se faire une raison : la folie était là depuis les premiers vers homériques. Dès et depuis toujours, la mer des aventures d'Ulysse est livrée à la guerre, aux massacres, aux génocides, à quoi s'ajoutent les cupidités, les pollutions, les exploitations en tous genres, les dictatures, les tribalismes, les népotismes, les autosuffisances monarchiques et le poids des « ismes » dévasta-teurs, impérialismes, colonialismes. La célèbre lumière méditerranéenne illumine encore les golfes mais elle est plus souvent qu'à son tour traquée, « *aux aguets partout / Cachée dans les veines du vent* » (Stratis Pascalis), éclatée, rougie telle l'eau qu'elle éclaire par le sang : « *À la fin Dieu créa l'homme : / le cou pour la lame / le cœur pour la balle de fusil / les bras pour la hache/le corps pour la bombe* » (Nazih Abou Afach). Dans la nuit du Pirée la lueur du soleil est annulée par « *Les lanternes pis-seuses des bars* » (Yorgos Markopoulos). L'Histoire est une nécropole de « *rêves [...] assassinés* » (Abbas Beydoun) et le « *Temps allongé* » donne la sensation d'« *une balle dans le cœur d'un oiseau empaillé* » (Kiki Dimoula). Tout va si bien que la Méditer-ranée est absente à elle-même, dénuée pour l'heure de toute transcendantalisa-tion, les vents qui la parcourent n'assurant aucun rôle de liaison. Dans cette anthologie, ce sont les villes qui dominent et non les vagues. Elles aussi sont brisées, méconnaissables : « *Est-ce là ma ville ? Ces gens sont-ils miens / ces lumières-là ma maison / et ces stèles mes tombes ?* » (Chawqi Baghdadi) La guerre si souvent est passée sur les murs et sur les gens : « *Elles [les choses] sont fixes comme des croix / Comme villes assassinées*

/ Vaincues au lendemain des guerres / ... / Le froid de la mort bâille dans les chambres / Dans ta maison tu erres entre murs et objets » (Abderrahman al-Abnoudi). L'espé-rance nouvelle ne viendra pas des villes telles qu'elles sont, mais d'un mouvement, d'un voyage, d'une migration dans les esprits dont la poésie et *Les poètes de la Méditerranée* pourraient être l'amorce. Il faudra peut-être, comme le dit un texte de Tahar Ben Jelloun, tourner le dos à la ville, c'est-à-dire à l'organisation de la vie sociale telle qu'elle est, et se mettre à retourner les vagues, à reparler à la mer, à courir les vents.

AU FIL DE LA TRAVERSÉE

Ces éléments de lecture sont conjecturels, issus d'un mien parcours transversal, forcément superficiel. Mais toute bonne anthologie appelle une autre lecture, faite d'arrêts celle-là, et d'attentions soutenues, portées à des pages singulières. Alors le textophile jubile tant qu'il sent sourdre en lui les endorphines de l'esprit. *Les poètes de la Méditerranée* regorgent de ces aubaines du plaisir. Ici les flèches de Ronny Someck : « *Et la poésie est une fille à gangsters / Sur le siège arrière d'une voiture américaine / Ses yeux sont appuyés comme une gâchette et le revolver de ses cheveux tire / des balles platinées qui dévalent jusqu'à sa gorge* » (« Bloody Mary »); « *Elle était la première et j'ai voulu l'appeler Ève. / Elle m'appelait Peugeot car j'étais son 306^e* ». Là les questions faussement légères de Slobodan Jovalekic : « *Combien de fois / j'ai conquis ton corps, / comme l'aliéné la sagesse / il m'est resté secret* »; « *Pourquoi tremblez-vous, / monsieur le Professeur ? / Pythagore est votre ami* ». Et la voix si unique qu'elle rend amoureux d'Isabella Leardini : « *Mais nous restons ici comme les radios / que l'on n'a pas éteintes, oubliées dans la nuit, / comme les enseignes dont quelques lampes sont mortes / mais qui s'efforcent de briller²* » (« La colocataire aux pieds nus »).

1. J'écris ceci au moment où, dans des médias de grande diffusion, des gens comme Michael Ignatieff ou Wajdi Mouawad sont déclarés impropres à représenter ou à comprendre « nos valeurs » parce qu'ils sont des « intellectuels cosmopolites » (l'argument courait déjà beaucoup dans les années 1930).
2. Si heureux qu'il est dommage à mes yeux que les poètes aient été rassemblés par pays, mais Eglal Errera a sans doute jugé ou prématuré ou trop utopique au jour d'aujourd'hui un autre ordonnancement.
3. Pour la beauté de la langue italienne : « *Ma noi restiamo qui come le radio / dimenticate accese in piena notte, / come le insegne che hanno perso qualche luce / ma cercano lo stesso di brillare* ».